

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 3 (1915)

Heft: 27

Artikel: De-ci, de-là...

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

autorités de leur pays. Bon voyage! amis d'un jour, que l'air de la patrie vous soit léger et que le ciel vous fasse promptement retrouver un foyer et du travail¹.

H. NAVILLE.

De-ci, De-là...

La Française, — qui, par parenthèse, a recommencé à paraître, à la grande satisfaction des amis de ce vaillant journal féministe — signale plusieurs cas d'héroïsme féminin devant l'invasion. Citons-en deux, entre beaucoup d'autres:

Ce sont deux toutes jeunes femmes du Soissonnais, dont les maris, propriétaires de vastes exploitations agricoles, étaient naturellement sur le front. En leur absence, elles avaient pris le gouvernement des fermes et dirigé les récoltes. Mais ceci n'était rien. Survint l'ennemi. Calmement, les jeunes femmes confièrent leurs bébés à leur mère, qui les emmena en lieu sûr, et ne bronchèrent pas, elles, de leur poste, hébergeant des troupes, aidant à l'organisation d'ambulances, surveillant les réquisitions, parlementant avec les officiers ennemis, protégeant de leur présence le sol envahi, toujours froidement, dignement, avec une sérénité courageuse et modeste.

« Si leurs parents, dit le journal que nous citons, n'ont donné qu'un seul soldat à la France, ils n'en ont pas moins, en élevant de telles filles, bien mérité de la patrie. En demeurant à leur poste, en gardant leurs maisons ouvertes et organisées, c'est un service national qu'elles ont de toutes façons accompli. La préservation relative de leurs biens épargne à l'Etat des charges, et permet une prompte reprise des cultures. Mais, surtout, leur présence a gardé de la panique les populations rurales de la région. »

* * *

C'est avec plaisir que nous apprenons que notre collaboratrice, M^{lle} Lydie Morel, a été nommée secrétaire du parti socialiste de Neuchâtel-Ville, auquel elle a dernièrement adhéré avec une de ses collègues, M^{lle} R. Rigaud.

* * *

Le *Temps* du 14 décembre publie un article de son correspondant de Londres, rendant compte, avec une sympathie qui aurait surpris, il y a six mois, d'un meeting de suffragettes, dans lequel Mrs. Pankhurst a exposé ses idées sur la guerre: « Dans un conflit « pareil, s'est-elle écriée, où sont en jeu les plus graves principes, « les plus hautes questions morales, il nous est impossible de ne pas « prendre parti; si nous avions le vote, nous serions obligées de nous « prononcer sur les questions de politique étrangère; nous devons « donc les examiner dès maintenant... Les suffragettes ont toujours « protesté contre la guerre: si on avait consenti à leur donner des « droits politiques, elles auraient peut-être réussi à empêcher cette « abominable catastrophe. Mais l'heure des récriminations n'est « pas là... »

* * *

La Société d'Utilité publique des Femmes suisses a assumé la tâche de vendre, dans notre pays, le « Souvenir national », sous la forme d'une gravure en tryptique, due au peintre Renggli, de Lucerne. Le centre, d'une belle inspiration, représente un soldat suisse veillant dans la nuit à la frontière; les portraits, vigoureusement burinés, du général Wille et du colonel de Sprecher, chef de l'état-major, forment les panneaux. Cette gravure se vend, au prix de 1 fr., par les soins des Sections cantonales. Le produit de cette vente est destiné aux finances fédérales; mais un prélèvement de 10 % sera fait en faveur des organisations contre le chômage. C'est donc faire doublement œuvre utile qu'acheter cette gravure.

* * *

Un muet féministe.

D'un soldat récemment démobilisé, le récit suivant:

« C'était une bête insupportable que l'on m'avait donnée. Elle ruait, mordait à faire voir les étoiles. Coups, laisse, muselière, rien n'y faisait. Je ne comprenais pas comment on pouvait avoir déclaré

¹ Jusqu'à ce jour, il a passé à Genève 9600 internés, dont 2100 Français, 1500 Autrichiens et 3000 Allemands.

« bon pour le service » une bête aussi vicieuse... Mais, voilà: elle était accoutumée à être conduite par une femme, comme c'est l'habitude dans le Valais, et elle était, alors, douce comme un mouton. C'était le changement qui lui déplaisait! »

Pour la prochaine Exposition...

C'est la Belgique, dont on parle tant aujourd'hui. L'infortuné pays dévasté, anéanti presque, que j'ai connu prospère et florissant, qui m'inspire les dernières réflexions sur la part prise par les femmes à l'Exposition de 1914. Car à ce moment de l'année où il est d'usage que chacun fasse son examen de conscience, j'aimerais, après avoir ici passé en revue les manifestations de l'activité féminine, énumérer ce qui n'a pas été fait, ou plutôt ce qui aurait pu être fait à l'occasion de l'Exposition nationale. Et ce que j'ai vainement cherché à Berne — à part un seul tableau — l'enseignement ménager exposé sous l'une ou l'autre forme, je me souviens de l'avoir trouvé, largement représenté, à Bruxelles, lors de l'Exposition universelle de 1910.

On le trouvait dans le Palais de la Femme, un fort grand et beau bâtiment, adossé au Bois de la Cambre. A l'intérieur, dans un joli décor de vieux meubles et de branches frôlant les vitres — comme à la section du travail à domicile à Berne — des jeunes filles, des femmes en grand nombre travaillaient. Un bourdonnement accueillait les visiteurs: c'est la musique du travail fait des mille bruits de l'activité ouvrière: cliquetis des fuseaux, choc des aiguilles et des navettes de tissage, froufrou des étoffes, ronflement des machines à coudre et à tricoter, murmures des voix, chuchotements, petits rires vite étouffés des fillettes mises en gaité par le soleil qui, à travers les carreaux, caresse leurs têtes blondes, brunes, rousses. Dans une des sections de cette vaste ruche de travailleuses, une cuisine aux meubles de sapin clair, aux cuivres reluisants, au sol carrelé d'une propreté flamande, sous la direction de religieuses revêtues de grands tabliers blancs, des fillettes vaquaient aux soins du ménage. Les unes auprès du fourneau, surveillaient la cuisson, d'autres préparaient des légumes; quelques-unes écrivaient des recettes. Autour d'une grande table, d'autres examinaient, humectaient et repassaient du linge.

C'était là une petite partie de la section des écoles professionnelles de Belgique, qui faisaient travailler leurs élèves sous les yeux des visiteurs, de 9 à 12 et de 2 à 5 heures. Je n'ai pas besoin d'insister sur ces manifestations vécues de l'activité féminine. Les écoles professionnelles de Bruxelles, dont j'ai eu l'occasion de voir quelques-unes, m'ont d'ailleurs paru être des institutions modèles que nous aurions profité à imiter.

Et c'est encore la Belgique qui m'inspira le regret de ne pas trouver, remis en honneur, à notre Exposition, le costume national. Ayant à en faire les honneurs à deux dames belges qui revenaient de la réunion du Conseil international des femmes à Rome, en juin passé, je m'acquittai de mon mieux de ma tâche. Lorsque nous arrivâmes à la section des industries textiles, auprès des élégances exposées par la maison Grieder, les visiteuses belges protestèrent. « Ah non, de celles-là on en voit assez chez nous et dans toutes les grandes villes. Nous voulons voir les costumes du pays ». Hélas! nous les cherchâmes en vain. A part un costume d'Appenzelloise exposé dans une vitrine et quelques rares jeunes filles au Dörfli, il n'y avait point de costumes suisses, à l'Exposition. Il n'y avait pas surtout les anciens costumes, ceux que l'on ne voit plus guère que dans les musées. N'est-ce pas une lacune? Si le temps est passé des anciens cos-